

L'AGE D'OR

REVUE BASÉE SUR DES FAITS, DES ESPÉRANCES ET DES CONVICTIONS



LE DESIR DE TOUTES LES NATIONS ARRIVE!

(Voir étude à la page 262)

1^{re} année N° 18
BERNE, le 20 septembre 1924

Prix exceptionnel
de ce numéro: 20 centimes

Entered as second class matter September 20th 1924 at the post office at Brooklyn, N. Y., under the act of March 3rd 1879. (Sec. 415, P. L. and R.)

VOUS LIREZ DANS CE NUMERO:

VIE SOCIALE ET EDUCATION

Des hommes intelligents peuvent-ils croire en Dieu? 259

ACTUALITE

Le désir de toutes les nations arrive! 262

La moisson, c'est l'achèvement du siècle 267

ARTS ET LITTERATURE

Le désir de toutes les nations arrive! (illustration) 257

Le soir arrivent les pleurs (illustration) 263

O lumineux matin! (poésie) 263

Infini (poésie) 271

La moisson (illustration) 272

SCIENCES ET INVENTIONS

Le docteur Abrams et la théorie des électrons 264

DIVERS

La mort du vieux prêtre 266

AGRICULTURE

Le Sahara deviendra-t-il une plaine fertile? 268

PREHISTOIRE

Le sixième jour ou époque 270

RELIGION

La Harpe de Dieu / La naissance de Jésus 271

AVIS URGENT

Nous aimerions aimablement prier nos lecteurs d'observer qu'une lettre de 20 grammes de France en Suisse coûte maintenant 75 cts et 40 cts de supplément pour chaque 20 grammes ou fraction de 20 grammes d'excédent. Par contre une carte coûte 45 cts. Avec un peu d'attention il serait facile de nous épargner bien des taxes inutiles.

PRIX D'ABONNEMENT

POUR LA FRANCE

ET LA BELGIQUE:

Selon le cours du jour
Prix du numéro 40 centimes

POUR LA SUISSE:

Frs 5.— par an / Frs 2.50 pour 6 mois
Prix du numéro 20 centimes

POUR TOUT AUTRE PAYS

(en francs suisses):

Frs 8.— par an / Frs 4.— pour 6 mois

— Printed in Switzerland —

Paraît deux fois par mois . . . le 1^{er} et le 20
Impression et expéd.: Imprimerie de l'Age d'Or,
36, rue des Communaux, **BERNE** (Suisse)
Gérant responsable E. Zangg

Collaborateurs de la rédaction:

E. Delannoy, Paris; A. Degneldre, Paris;
S. Lequime, Denain; S. Dapremez, Liévin;
L. E. Favre, Genève; Ch. Schlatter, Lausanne;

Adresse pour la France . . 9, avenue Verdier
Grand-Montrouge Paris (Seine)
Head Office 18, Concord
Street Brooklyn N. Y. (U. S. A.)
Foreign Offices British:
34, Craven Terrace, Lancaster Gate, London W. 2
Canadian: 38-40, Irwin Av., Toronto (Ontario)
Australasian 495 Collins
Street Melbourne (Australia)
South African 6, Lelie
Street Cape Town (South Africa)

The Golden Age* Friend Edition: 20th September
Published semi-monthly
Published by The Golden Age
Rue des Communaux 36, Berne Switzerland
Volume I No. 18
Yearly subscription price \$ 1.—
Canada and miscellaneous foreign . . . \$ 1.50

L'ÂGE D'OR

REVUE BI-MENSUELLE

BASEE SUR DES FAITS, DES ESPÉRANCES ET DES CONVICTIONS

1^{re} année

Berne et Paris, le 20 septembre 1924

Numéro 18

Des hommes intelligents peuvent-ils croire en Dieu?

(Suite et fin)

Le christianisme a été pour les hommes, tout ensemble, une grande prédication d'amour et de confiance. Il a proclamé, avec l'éternelle chute, l'éternelle possibilité du relèvement.

Jean Jaurès

Ce distingué physicien me rappelle un autre grand homme, dit le professeur, c'est l'illustre I. V. Liebig, un des plus grands chimistes du monde, l'un des fondateurs de la chimie organique. Dans ses lettres, il reconnaît très humblement que le résultat inévitable d'une grande connaissance de la nature consiste à devenir chrétien.

Dans la préface de son œuvre ayant pour titre « Le procédé chimique de la nutrition des végétaux et de la loi naturelle de l'agriculture », il fait la belle confession suivante : « Un souci continuel me consumait parce que je ne pouvais pas savoir pourquoi mes engrais agissaient si lentement. Enfin je découvris la cause. J'avais péché contre la sagesse du Créateur et je touchais le salaire de mon impertinence ; je voulais rectifier, améliorer son œuvre et dans mon aveuglement intense je croyais que les lois qui entretiennent la vie de tous les végétaux étaient incomplètes, qu'à la terre végétale, il manquait un élément que moi, obscur atome, je devais créer.

Cet élément, supposé absent, est soumis à une loi tellement remarquable qu'il n'avait pas été possible à l'intelligence humaine d'en soupçonner l'existence, en dépit de nombreux symptômes révélateurs. Il est vrai que pour un esprit prévenu, l'erreur prévaut contre les vérités les plus flagrantes. Tel fut mon cas. Je m'imaginais qu'il fallait rendre les alcalis insolubles pour qu'ils ne soient pas emportés par la pluie ; je ne savais pas encore que la terre les retenait dès que leur solution était en contact avec elle... Ainsi le grand Architecte accorda au sol la possibilité d'attirer et de retenir tous les éléments qui servent à la nourriture des plantes, de même que l'aimant attire des parties de fer et les retient afin qu'aucune parcelle ne se perde. La terre végétale a une autre propriété : elle est un formidable appareil de purification, un filtre immense qui débarrasse l'eau de toutes les impuretés provenant de la décomposition des plantes et de la putréfaction des générations animales éphémères qui empoisonneraient l'homme et les animaux. »

Comme un rocher, ce grand savant se tient debout au milieu d'une tumultueuse mer d'incrédulité. Sa foi enfantine

en Dieu ne le rend pas petit, comme le prétendent les sages de ce monde, mais il est grand aux yeux de tous les sages. Sa vie valait bien la peine d'être vécue, conclut l'orateur.

Là-dessus, un jeune homme se leva : « Je voudrais, dit-il, citer quelques mots du prince des poètes, Goethe, qui révérait aussi le Dieu des cieux :

Toutes les périodes de foi religieuse sont brillantes, sublimes, fécondes pour les contemporains et pour la postérité immédiate. Les périodes d'incrédulité, par contre, même si elles ont pour un moment une certaine grandeur, ne tardent pas à démontrer ce qu'elles valent. La stérilité de la doctrine de la négation du Créateur apparaît là dans toute sa rigueur. Cette aridité est soulignée par le sage roi Salomon quand il dit :

La justice élève une nation, mais le péché est la honte des peuples.

Ces paroles du grand poète sont bien belles ; chaque chrétien doit s'en réjouir. »

« Il nous manque maintenant les témoignages de la médecine », dit le professeur.

Aussitôt, un homme de lettres se leva pour parler du célèbre physiologue et chirurgien Charles Bell, qui fit la découverte du principe fondamental de la double conductibilité des nerfs.

« J'ai copié de ce savant, dit-il, ces quelques lignes :

Si nous pouvions contempler le mécanisme du corps humain, ce spectacle nous plongerait dans des méditations profondes. Nous dirions : à quoi servent toutes les preuves de la puissance divine, les harmonies de la nature et les transformations ? à quoi sert l'homme avec son organisme admirable et ses facultés intellectuelles décevantes, si tout est fini au cimetière, si la créature ne doit jamais avoir aucun rapport avec le Créateur ? Cependant, une telle conclusion est inadmissible. A chaque pas, nous découvrons des raisons impérieuses qui nous obligent à dire que l'homme est prédestiné à une situation plus glorieuse, qu'il sera en définitive le bénéficiaire de ces préparatifs grandioses qui ne peuvent être temporaires.

Si la vigueur de l'homme est éphémère, si sa vie est une suite ininterrompue de tribulations variées qui courbent prématurément son échine en lui infligeant une vieillesse empoisonnée par toutes les conséquences de la caducité, c'est parce que la douleur est le seul élément possible d'appréciation du bonheur. La splendeur du bien ne peut être révélée que par la hideur du mal. La douleur oblige le sage à réfléchir ; elle dirige ses pensées et son cœur vers un Dieu qu'il veut mieux connaître et aimer davantage. La faculté d'être reconnaissant est la seule supériorité de l'homme.

Le dévouement des animaux pour leurs petits est égal à celui de l'homme pour ses enfants, mais il cesse dès qu'il n'est plus nécessaire, tandis que chez l'homme, il continue ; la persistance de ce dévouement embellit la vie, et c'est le lien qui unit la société. Lorsque l'enfant avoue ingénument une faute à sa mère, celle-ci pardonne avec un tel élan d'amour que rien au monde n'est plus méprisable que l'ingratitude d'un enfant. Nous devons reconnaître que toutes les délicatesses et toutes les prévenances de l'amour maternel ne sont rien en comparaison des dispositions prises par notre Créateur pour notre bien-être, et la providence divine fit les choses de telle manière que si l'homme est incapable de bien comprendre tant de bontés, il a reçu les facultés nécessaires pour en jouir abondamment. Si de tous les êtres vivants, l'homme est le seul capable de reconnaissance, il doit remercier uniquement celui de qui il tient l'existence et qui lui dit : *Vis.*»

Après que nous eûmes entendu ces témoignages, le professeur ajouta :

« Qu'il s'occupe de sciences ou non, l'homme doit convenir que le grand Créateur et gouverneur de l'univers peut seul être le Dieu dont parle la Bible. Combien misérables sont ceux qui ne voient pas la splendeur de la majesté divine éclater dans la multitude de ses œuvres qui inondent la surface de la terre ! Leur existence est vide, leur idéal est creux, leurs aspirations n'ont pas de direction ; ils sont aveugles, ils ne peuvent rien comprendre.

L'athée convaincu est un phénomène ; il admire comme tout le monde les œuvres de la création et il nie l'auteur. Il est aussi parfaitement ridicule que l'homme qui, après avoir admiré pendant des heures des tableaux de maîtres anciens dans un grand musée, dirait au retour à sa femme ahurie : — J'ai vu des tableaux magnifiques, mais c'est vraiment dommage qu'ils n'aient été faits par personne. — Hein ? Que dis-tu ? — Bien sûr, je n'ai pas vu les peintres, ceux-ci n'ont donc jamais existé.

Après avoir assisté à une conférence sur l'existence de Dieu, Eckermann dit à Goethe qu'une pareille conférence était intempestive, car le temps de doute était passé et le poète répondit : Actuellement, on ne doute pas davantage de l'existence de Dieu qu'on ne doute de soi-même.

Une autre fois, ce même Eckermann qui aimait passionnément la nature raconta l'épisode suivant : On m'apporta un jour un nid de fauvettes avec le père de la nichée qui fut capturé avec des gluaux. Je vis le père continuer à nourrir ses petits dans la chambre. Je lui rendis la liberté, mais l'oiseau revint vers ses petits. Un tel amour paternel bravant le danger d'un nouvel emprisonnement me toucha profondément, et j'en exprimai mon étonnement à Goethe. Le poète me répondit : Si vous croyiez en Dieu, vous ne vous étonneriez point : s'il n'avait pas mis dans les oiseaux et dans tout ce qui vit cet instinct admirable et irrésistible, le monde ne subsisterait pas. Mais la puissance

divine fait persister tous les souffles et son amour éternel se manifeste partout.

Goethe n'était point un chrétien d'église, poursuivait le professeur. Il n'était esclave d'aucune confession de foi, au contraire, il parlait avec compassion de l'absurdité de la Trinité. Il disait : Je crois en Dieu et en la nature, en la victoire du bien sur le mal ; mais ceci semble ne pas suffire aux âmes pieuses. Le sentiment de vérité qui habite en moi se révolte contre l'étrange arithmétique mystique ; on ne me persuadera jamais qu'en une seule personne il y en a trois et que l'instant d'après, vues d'un autre angle, ces trois personnes n'en forment qu'une, et même si j'étais capable d'absorber cette ahurissante définition, elle ne me serait d'aucune utilité.

Nous pouvons par le trait suivant constater que Goethe avait une juste notion de la vérité.

Eckermann avait acheté une Bible anglaise. Il remarqua qu'elle ne contenait pas les apocryphes qu'il désirait justement y trouver. Il en exprima sa surprise à Goethe. Il lui semblait illogique que certains passages de l'ancien Testament fussent considérés comme provenant directement de Dieu, tandis que d'autres, selon lui tout aussi bons, sont repoussés. Il se demandait si vraiment rien de bon et de noble ne pouvait sortir de l'homme, si ses paroles même étaient le résultat de l'influence divine. Goethe lui répondit à peu près ceci :

Votre question est très raisonnable, cependant il faut, pour examiner la Bible, se placer à deux points de vue. Il y a d'abord le point de vue de la religion primitive, la plus pure et la plus ancienne, qui est de provenance divine. Ce point de vue sera éternellement le même, il durera toujours et sa valeur sera invariable aussi longtemps qu'il existera des hommes vraiment intelligents, car ces êtres choisis ont des pensées trop nobles pour devenir communs.

Ensuite, il y a le point de vue de l'église qui est plus humain, plus faible, plus instable ; il variera avec les épreuves, ce qui prouve qu'il est entaché d'erreurs, car la vérité étant immuable, elle ne peut subir aucune altération. La lumière divine est trop pure pour convenir à des hommes déchus ; elle est trop éblouissante pour leur obscurité. L'église ne doit pas s'inquiéter si tel livre biblique exerce une plus grande influence sur l'esprit que tel autre. Elle doit plutôt rechercher comment l'histoire de la chute entraîna la nécessité d'un Rédempteur, comment les prophètes répètent la promesse de sa venue, comment les évangélistes rapportent sa vie terrestre et sa mort sur la croix pour le rachat de nos péchés.

L'église n'a guère suivi ces sages avis. Vous voyez donc, expliqua Goethe, que pour annoncer cette bonne nouvelle, il n'est pas nécessaire de connaître la signification de certaines paroles accessoires.

Se demander si une chose est vraie ou fausse dans la Bible est une question intéressante. Qu'est-ce que la vérité ? C'est une puissance qui s'impose de toutes manières à la raison la plus pure et au bon sens le plus élémentaire. Elle seule sert à notre développement ; avec l'erreur, on ne progresse jamais. Qu'y a-t-il de faux, si ce n'est l'absurde, la vanité et la sottise qui ne produisent aucun fruit agréable. S'il fallait suspecter tous les passages bibliques sous prétexte qu'on n'est pas bien certain que ces récits aient été bien transmis, on arriverait à douter de la véracité de certains chapitres des évangiles. Marc et Luc n'ont pas noté au jour le jour leurs expériences, ni copié sur place

leurs observations ; ils écrivirent plus tard ce qu'ils virent et ce qui leur fut rapporté par d'autres témoins.

Ce n'est que dans un âge très avancé, longtemps après la mort de Jésus, que Jean écrivit le dernier livre de la Bible. Cependant, je considère les quatre évangiles comme entièrement vrais, car on y trouve des paroles de Jésus qui sont un langage surhumain, inédit, qui fit dire à ses contemporains : Jamais homme n'a parlé comme cet homme. Si quelqu'un me demande s'il est dans mon caractère de témoigner de la vénération pour ce livre je dirai : Absolument ; je le vénère comme la révélation divine du plus haut principe de moralité. Adorez-vous aussi le soleil ? Parfaitement, car le soleil est la révélation du Très-haut la plus puissante, la plus éclatante que les Terriens puissent contempler.

Dans le soleil, j'admire la lumière ; il raconte la force de Dieu. Par lui, nous vivons ; les plantes et les animaux qui nous nourrissent périraient si le soleil disparaissait. Mais ne me demandez jamais si je suis disposé à m'incliner devant un osselet ou une relique ayant appartenu à l'apôtre Paul ou à l'apôtre Pierre. Épargnez-moi une question si absurde. N'ôtez point l'esprit, dit l'apôtre. Pourquoi y a-t-il tant de sottises dans les statuts de l'église ? C'est parce qu'elle veut dominer et pour cela elle pratique l'obscurantisme : on ne domine bien que les ignorants. Le haut clergé ne craint rien autant que le réveil du peuple. C'est pour être maintenu dans l'ignorance qu'il fut si longtemps privé de la Bible. Que doit penser un paroissien misérable et loqueteux de la magnificence insolente d'un évêque, après avoir lu dans l'évangile que Jésus, le fils de Dieu, qu'ils appellent leur maître, vivait au jour le jour et voyageait à pied avec ses disciples. Que pense-t-il du représentant de cet humble maître, somptueusement habillé, qui s'en va dans un beau carrosse traîné par six chevaux !

Nous, savons mal tout ce que nous devons à Luther et à la Réformation. Nous avons été affranchis des doctrines étriquées du clergé et cette émancipation nous a permis de retrouver la source du pur christianisme. Nous avons le privilège de nous tenir de pied ferme sur la terre de Dieu, et de nous sentir, quoique humains, divinement doués.

Que le cléricisme devienne de plus en plus florissant, que les sciences naturelles s'élargissent, que l'esprit humain se développe à l'infini, rien ne dépassera ni n'égaler la splendeur du christianisme tel qu'il nous est montré dans l'évangile.

Peu à peu nous délaisserons le christianisme purement platonique pour devenir des chrétiens militants. A entendre nos contemporains on pourrait presque croire que depuis les temps anciens Dieu a abandonné la terre à son sort et que ses occupants peuvent, la conscience tranquille, oublier le Créateur et se passer de ses soins. Dans les choses religieuses et morales on admet généralement l'intervention divine ; mais les sciences et les arts sont des produits du cerveau humain, dit-on.

Quel grand homme était Goethe, conclut le professeur, et combien ses opinions pondérées sont supérieures aux misérables préjugés qui prévalent de nos jours. Les savants modernes pourraient beaucoup apprendre de Goethe, et surtout les hautes critiques qui ne peuvent plus apercevoir la lumière qu'il voyait dans le livre des livres parce que leurs yeux sont éteints en partie. Ils n'ont pas, comme le poète, le regard perçant de l'aigle. St-Paul parlant de cette catégorie d'hommes dit que le dieu de ce siècle a

aveuglé leur intelligence afin qu'ils ne vissent pas briller la splendeur de l'évangile et de la gloire de Christ.

« Alors, interrompit l'étudiant, on ne connaissait pas encore le matérialisme ».

« Mon cher ami, dit le professeur, ne connaissez-vous pas la déclaration de Strecker dans son livre intitulé *Le monde et l'humanité* ? Il y fait l'aveu suivant :

Les théories de certains ardents adeptes du matérialisme ne sont pas toujours basées sur des faits solides ; elles doivent comme les autres théories, dites positives, laisser une large place à la foi.

Il est à regretter que les principaux représentants de la science se tiennent du côté opposé en assurant orgueilleusement qu'où commence la science, là se termine la foi ! Luther déclarait aux savants de son époque que, sans commentaire aucun, les Ecritures étaient le soleil duquel tous les docteurs recevaient la lumière. Kant dit dans sa critique de la raison : Ces aigles à la vue perçante sont infirmes ; ils n'ont plus la force de s'élever au-dessus de la petite terre, et cependant, ils se considèrent comme les êtres les plus grands, les plus intelligents, les mieux doués. Avec leurs ailes raidies par l'orgueil, ils ne peuvent plus comprendre la majestueuse raillerie de Dieu qui leur dit : Où étais-tu quand je fondais la terre ? Dis-le si tu as de l'intelligence.

Ecoutez encore ce que dit Kant à ces aigles désormais rampants :

Tous les naturalistes sans exception reconnaissent que la création tout entière se compose d'innombrables chefs-d'œuvre sans pareils. Pourquoi donc, nous demandons-nous ces prétendus grands hommes de science nient-ils le grand Maître, l'incomparable artiste, le Créateur de toutes ces merveilles, tandis que d'aveugles forces de la nature racontent ces exploits et glorifient leur auteur. Je croirai que ce monde, dont la grandeur nous échappe, s'est formé de lui-même quand des milliers d'alphabets bien mélangés se réuniront d'eux-mêmes pour rimer l'Iliade.

« Permettez-moi, dit un jeune philologue, de citer ces paroles bien connues : Et le Seigneur dira : relève-toi sous le règne de la vérité ; nourris-toi de vérité éternelle ! Loin l'infini des temps et examine l'étendue. Que les mesquineries terrestres pâlisent devant les choses spirituelles. Tu savais déjà que sur la terre la cause de tout être provient d'une volonté impérative. Sache que 'il faut' et 'je dois', sont les animateurs de la volonté. Obéir fut donné à la matière, devoir à la vie libre. Obéir est le symbole de la servitude, c'est le sort de la matière, mais le devoir est mis sous les yeux de l'être intelligent. »

« Excellentes paroles, dit le l'organisateur de la soirée J'ai lu autrefois une analyse des œuvres de Häkel où la critique disait notamment : Avec Häkel, on rétrograde jusqu'à dans les temps anciens où les lois de la dialectique n'existaient pas, alors que la science positive était encore en enfance.

Il faut s'étonner que le monde chancelant espère encore quelque chose des innombrables errements humains. Il va sans but, sans loi ; il se meut en tous sens dans le vent et dans la nuit ; il se perd dans l'infini des temps anciens impénétrables. Aucune étoile conductrice n'éclaire son chemin, et les vagues tumultueuses augmentent son désarroi. Les peuples chrétiens (?) s'enlèvent toujours plus dans les marais de l'incrédulité. C'est pourquoi on se réjouit beaucoup en écoutant un grand homme tel que le fondateur de l'électro-optique qui nous dit : J'ai sondé profondément les

doctrines de l'athéisme et j'ai trouvé que sur la base de chacun de ses systèmes il se trouve un Dieu qu'il a honte de nommer.

Darwin lui-même ne s'obstina pas à nier le grand Créateur. Sa biographie écrite par son fils contient le témoignage suivant de son père :

Une autre cause me persuade de l'existence d'un Dieu ; cette cause est basée sur la raison et non sur le sentiment. Elle produit sur moi une forte impression. C'est que tandis que l'homme est capable de regarder dans le passé et de plonger les regards dans l'avenir, il a des difficultés extraordinaires, ou plutôt il lui est impossible de considérer l'univers troublant et insondable et de dire que ces prodiges sont le résultat d'un aveugle hasard. Lorsque j'y pense, je suis obligé d'admettre une cause première ; aucune autre conclusion ne peut satisfaire la raison qui habite dans tout homme intelligent. Cette opinion me vaut d'être appelé déiste.

Oswald Heer, botaniste et paléontologiste de très bonne renommée, écrivait à son ami, à Lausanne, la belle lettre suivante : La nuit se fait-elle autour de nous, notre esprit se trouble-t-il, notre confiance chavire-t-elle parce que nous ne pouvons pas connaître notre sort et que l'ardente prière de notre foi ne reçoit pas de réponse ? Douterons-nous de la bonté de Dieu à notre égard, de sa sollicitude ? Sommes-

nous ébranlés jusqu'à croire que le cours de notre vie dépend d'un aveugle hasard ? Dans ce cas, souvenons-nous que si des nuages nous voilent le ciel étoilé, si tout est sombre autour de nous, derrière ces nuées les étoiles proclament en scintillant un Dieu tout sage et tout puissant et ces nuages passagers ne nous cachent le ciel que pour un temps.

Je remercie le Dieu tout puissant à cause des études auxquelles j'ai voué ma vie, car malgré les nombreuses difficultés, ma foi en a été fortifiée. Quel bonheur qu'un être puissant ait créé le ciel et la terre, et que Jésus-Christ nous ait ouvert une nouvelle vie spirituelle.

Quel privilège aussi d'avoir appris par Jésus que notre Dieu est tout amour, que tous nous faisons partie d'un merveilleux ordre terrestre qui est une partie du royaume infini de l'Eternel.

Et le couronnement de son œuvre, ajouta le professeur, sera une terre parfaite peuplée d'hommes régénérés, parfaits en science et amour, et dotés d'un corps merveilleusement beau et éternel.

Je suis persuadé que cette bonne causerie ôtera à tous les amis ici présents le goût de l'athéisme que beaucoup pratiquent par pur snobisme, car cette doctrine, qui n'est pas une, ne peut même pas se discuter, étant un outrage à la raison.

R.

Le désir de toutes les nations arrive !

(voir illustration à la première page)

Une déclaration étrange concernant la fin du présent monde mauvais nous est transmise par le prophète Aggée.

Cette déclaration renferme les principaux événements de l'histoire qui se déroulent présentement et l'on peut se demander à juste titre pourquoi notre génération actuelle et les grands hommes d'Etat en particulier n'ont pour ainsi dire aucune compréhension de cette histoire écrite à l'avance.

Les chefs de la malheureuse politique européenne ont prononcé à Genève ces jours derniers de grands discours qui, s'ils ne restaient à l'état de promesse, réaliseraient le désir de toutes les nations. Mais ces hommes commettent une faute capitale : ils emploient traités et alliances, espérant réaliser de leur propre force et par la Société des Nations ce qu'un plus puissant qu'eux a résolu d'accomplir dès les temps anciens.

Ils veulent conclure entre eux un pacte qui devra garantir la paix et la félicité aux humains.

Leurs délibérations et leurs décisions sont trompeuses ; elles seront sans effet, c'est triste à dire. Ils éveillent des espérances qui ne se réaliseront jamais. Ils détournent les yeux du peuple du seul espoir qui n'est pas vain.

Si le Conseil de la Société des Nations prenait la peine de consulter le Livre des livres, il acquerrait de la sagesse et reconnaîtrait que Dieu exécute ses desseins et développe

son plan avec majesté, et que par conséquent tout essai tendant à les contrecarrer est folie.

« Car ainsi parle l'Eternel des armées :
Encore un peu de temps,
Et j'ébranlerai les cieux et la terre,
La mer et le sec ;
J'ébranlerai toutes les nations,
Et le désir de toutes les nations arrivera. »
Aggée 2 : 7 ; Hébreux 12 : 26.

Un ébranlement sans pareil des bases de l'ancien ordre de choses mauvais et injuste, voilà ce qui menace le monde ; et alors, seulement alors, le Dieu des cieux — et non la S. D. N. — établira sur de nouvelles bases, son royaume éternel.

Comme avertissement, le vénérable prophète Esaïe dit à ceux qui méprisent le conseil et la prophétie de Dieu :

« Poussez des cris de guerre, peuples ! et vous serez brisés ; prêtez l'oreille, vous tous qui habitez au loin ! Préparez-vous au combat, et vous serez brisés ; préparez-vous au combat, et vous serez brisés. Formez des projets, et ils seront anéantis ; donnez des ordres, et ils seront sans effet. » — Esaïe 8 : 9-10.

Il l'accomplira, car Il veut briser et détruire l'ordre de choses inique et alors il réalisera le désir de toutes les nations

— PAIX - JUSTICE - FELICITE —
Paix sur la terre et bienveillance envers les hommes.

Pax.

Nous n'avons malheureusement pas pu publier cette fois-ci la suite de « Un gouvernement désirable » par manque de place. Elle paraîtra dans le prochain numéro



Le soir arrivent les pleurs



Et le matin l'allégresse

Psautre 30 : 6

~

Ⓜ lumineux matin !

O lumineux matin, jeunesse des journées,
Matin d'or, bourdonnant et vif comme un frelon,
Qui piques chaudement la nature, étonnée
De te revoir après un temps de nuit si long.

Matin, fête de l'herbe et des bonnes rosées,
Rire du vent agile, œil du jour curieux,
Qui regardes des fleurs, par l'ombre reposées
Dans les brissons luisants s'ouvrir comme des yeux.

Heure de bel espoir qui s'ébat dans l'air vierge
Emmêlant les vapeurs, les souffles, les rayons
Où les coteaux herbeux, d'où l'aube blanche émerge,
Sous les trèfles touffus font chanter leurs grillons.

Belle heure où tout mouillé d'avoir bu l'eau vivante
Le frissonnant soleil que la mer a baigné
Eveille brusquement dans les branches mouvantes
Le piaillage joyeux des oiseaux matiniers.

Instant salubre et clair, ô fraîche renaissance,
Gai divertissement des guêpes sur le thym,
— Tu écarter la mort, les ombres, le silence,
L'orage, la fatigue et la peur, cher matin . . .

Comtesse Mathieu de Noailles

Le docteur Abrams et la théorie des électrons

Par W. F. H.

Avec autorisation spéciale de l'auteur pour la publication dans l'Age d'Or.

(Droit de publication exclusif pour l'Europe)

Le présent article sur la structure électronique de la matière et les effets des vibrations électroniques ou oscillations des atomes a pour but d'éveiller l'intérêt du profane pour les problèmes scientifiques. Aussi avons-nous essayé de présenter cette étude dans un style simple.

Il est regrettable que les œuvres scientifiques à la portée de toutes les intelligences soient si rares. Beaucoup d'hommes du peuple désirent ardemment connaître les secrets de la création et quand une nouvelle découverte scientifique leur est présentée dans un langage simple et clair, elle est accueillie avec enthousiasme. Les savants habitués à exprimer leurs pensées en termes scientifiques ne pensent même pas que le langage emphatique est inaccessible aux lecteurs de la classe moyenne, tout aussi intelligents que les autres, mais qui n'ont pas été préparés à pénétrer la prose amphigourique.

Le but de cette thèse est donc de rendre intelligible à tous une des dernières découvertes dans la constitution de la vie organique et les rapports de cette trouvaille avec la pathologie, c'est-à-dire avec la maladie.

Le Dr. Albert Abrams, de San Francisco, qui s'est spécialisé dans les recherches de ce genre, fit des découvertes étonnantes qu'il est utile de vulgariser le plus possible. Le lecteur trouvera ci-après un exposé facile sur la nouvelle théorie des électrons qui est dans cette voie la plus importante des découvertes des 20 dernières années.

Le Dr. Fr. A. Cave, chef de l'institut de physique de Boston (Mass.) a bien voulu réexaminer ce travail avant sa publication.

La théorie des électrons et leurs relations avec la maladie et la diagnose.

La nouvelle science de la structure électronique de la matière provoqua un chambardement presque général des idées existantes. Même le champ si vaste de la médecine pratique n'est pas épargné. Il ne faut donc pas s'étonner si la presse américaine en particulier commente fiévreusement la nouvelle théorie du Dr. Abrams et de son emploi pour établir un diagnostic. Comme toujours les avis sont partagés ; pour les uns le Docteur Abrams est un grand savant, mais pour les conservateurs de l'opposition, c'est un audacieux spéculateur qui fut surtout habile à faire du bruit autour de son nom pour augmenter son chiffre d'affaires.

Ce docteur subit le sort commun aux novateurs de tous les siècles qui furent tous en butte aux attaques les plus violentes des esprits routiniers.

Les grands chercheurs tels que Copernic, Galilée, Kepler et Newton furent de leur temps assaillis par la meute furieuse des réactionnaires déchaînés, aveuglés par les préjugés, la superstition et l'ignorance, jusqu'à ce que finalement la logique implacable de la vérité toujours triomphante réduisit au silence ses obscurs contempteurs.

La santé est une richesse inestimable. Le Dr. Albert Abrams croit avoir fait réellement une découverte susceptible de la rendre à ceux qui l'ont perdue et de la converser à ceux qui la possèdent. Voilà pourquoi nous considérons que c'est pour nous, non un devoir, mais une obligation de diffuser sa théorie des électrons.

Le Dr. Albert Abrams est âgé actuellement de 60 ans. A l'âge de 19 ans il commença ses études à l'université de Heidelberg ; plus tard il fréquenta celles de Londres, Berlin, Paris et Vienne. De retour dans sa patrie il fut considéré, notamment dans l'Amérique occidentale, comme une sommité médicale. A l'âge de 26 ans déjà, il fut nommé vice-président de la Société de Médecine de l'Etat de Californie et accepta une chaire de professeur à la faculté de médecine de l'université Leland Stanford. A 30 ans, il était président de la polyclinique Emmanuel. C'est à cette époque qu'il fit différentes découvertes et qu'il publia plusieurs livres

sur les maladies et leur diagnostic. Sa dernière découverte devait avoir une portée tellement considérable qu'il la tint longtemps secrète par crainte, comme il l'explique lui-même, de ne trouver aucun écho auprès de ses collègues. Toutefois, il ne perdit pas son temps ; il continua par mille expériences une laborieuse mise au point de son système, après quoi, sûr de lui, il n'hésita pas à la livrer en même temps au monde médical et au grand public.

Ses appréhensions n'étaient pas vaines ; beaucoup de médecins jetèrent l'anathème contre sa méthode avant même de l'avoir examinée. La revue du corps médical se moqua du Dr. Abrams et le gratifia du titre de « Roi des Charlatans ». Quelques médecins affranchis de tout préjugé examinèrent la nouvelle théorie avec impartialité, et bientôt il fut avéré que la découverte du Dr. Abrams était l'une des plus bienfaisantes de ce siècle. Et quand son application sera généralisée, les médecins et pharmaciens, pour le plus grand bien de l'humanité, n'auront plus grand' chose à faire.

Le Dr. Abrams donne à sa méthode et à son traitement le nom de système « ERA ». Ces trois lettres choisies par le savant sont la désignation abrégée de « Electronic Reactions of Abrams ». La structure électronique de la matière avec ses propriétés radioactives conduisit le Dr. Abrams à l'idée que pour lutter efficacement contre les maladies, il fallait pouvoir dépasser les tissus cellulaires afin d'atteindre les éléments électroniques qui constituent l'atome. Il lui sembla tout naturel que les maladies devaient occasionner des perturbations dans la rotation des électrons situés dans la région malade, et qu'aussi longtemps que ces oscillations électroniques ne seraient pas régulières, l'organisme en souffrirait. Tout cela est fort logique. Une grosse difficulté subsiste : Comment rétablir la rotation régulière des électrons ? Il est clair que le système planétaire, si l'on peut dire, des électrons d'un atome est capable d'exécuter simultanément plusieurs genres de mouvements, tout comme les planètes d'un système solaire qui dans leurs parcours effectuent en même temps un mouvement de translation et un mouvement de rotation.

Le Dr. Abrams part de l'hypothèse que chaque maladie a sa manière caractéristique d'influencer les électrons en leur imprimant un mouvement spécial, sans toutefois détruire l'oscillation initiale. Si cette supposition se trouve être juste, l'analyse d'un électron (sang ou tissu) peut être le plus sûr moyen de révéler la présence d'une maladie quelconque.

Se basant sur ces suppositions, l'esprit inventif du Dr. Abrams chercha à construire un appareil pouvant mesurer la vitesse normale de ces vibrations hypothétiques afin de contrôler les dérangements éventuels. Après avoir vainement essayé de construire un appareil assez sensible pour ces mensurations, il pensa au système nerveux de l'homme comme étant l'installation électrique la plus sensible qui soit connue au monde. Avec l'aide d'un certain nombre de rhéostats (du grec, *rhéo*, courant, et *statos*, disposer, régler, donc un appareil pour régler la force du courant), en relation avec le système nerveux d'un individu en bonne santé et un appareil d'agrandissement, il pensait avoir trouvé le moyen de reconnaître les vibrations malades sur les sujets observés, par les réactions qu'il avait réussi à provoquer sur certains nerfs. Il enregistra avec soin et classa par ordre des milliers d'expériences jusqu'à ce qu'il put établir avec certitude que par l'analyse d'une gouttelette de sang (laquelle en réalité se compose de milliards d'atomes donnant des vibrations électroniques les plus diverses), il était possible de situer exactement le siège de la maladie et de voir ses progrès. Il alla même très loin dans ses déclarations. Il prétend qu'avec ses nouveaux appareils, l'examen de la goutte de sang fera connaître si la maladie est héréditaire ou non et révélera aussi le sexe et la race du malade. Aux incrédules le Dr. Abrams dit à peu près ce qui suit :

« Un géologue n'a pas besoin d'analyser une montagne pour en connaître la composition ; un fragment de chaque genre de terrain lui suffit. De même pour connaître la composition de tout le sang contenu dans un individu, il suffit d'en examiner une goutte ; celle-ci, avec ses billions d'électrons, représente une condensation des vibrations de l'organisme entier. »

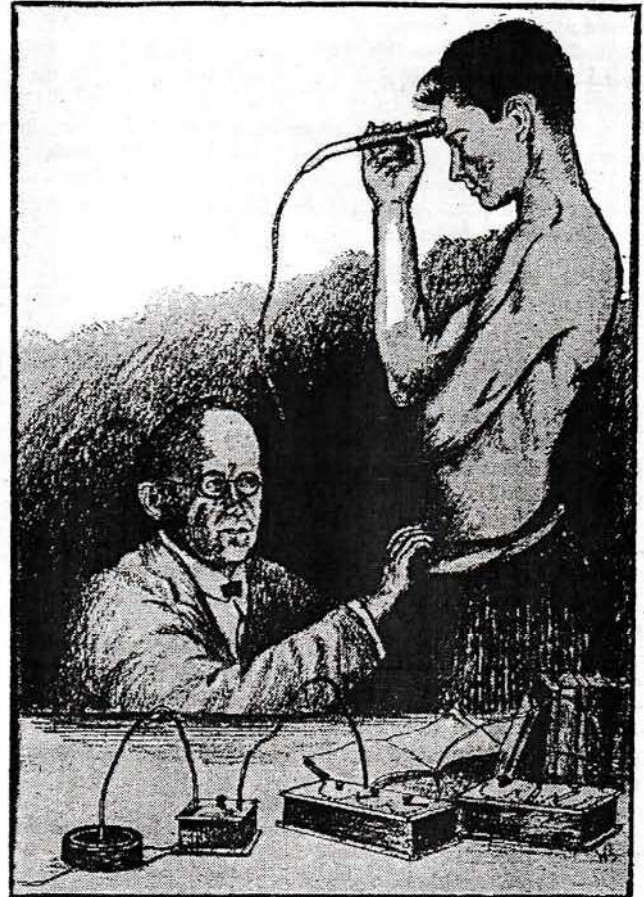
Si une gouttelette de sang est capable de révéler tant de choses, nous comprendrons mieux la sublime philosophie et la profonde signification de la définition laconique de Moïse dans le Lévitique : « La vie est dans le sang ».

Avec une pareille méthode, le malade n'a même pas besoin de se déranger. Il n'a qu'à envoyer une goutte de son sang à son docteur. Celui-ci peut se trouver à plusieurs milliers de kilomètres de son client, il n'en établira pas moins un diagnostic infaillible. Même le sang séché n'a rien perdu de sa valeur documentaire, car les atomes subsistent, et la maladie qui modifiait les vibrations électroniques influence les atomes même quand le sang est sec. Il est donc possible de diagnostiquer avec la même certitude d'après un échantillon prélevé une minute avant l'analyse. L'examen donnera naturellement l'état de santé à la date de prélèvement. Le médecin n'aura plus besoin de demander au malade une foule d'explications que ce dernier ne peut pas toujours lui donner. Le sang sera bien plus explicite.

Plus de mille médecins ont déjà adhéré au système « Era ». L'enthousiasme du début ne faiblit pas, mais il augmente ; des milliers de malades demandent la guérison à ces praticiens et l'on signale des succès étonnants. Il est indéniable qu'avec les appareils inventés par le Dr. Abrams,

il est possible de provoquer des réactions parfaitement perceptibles.

Avant de donner une explication scientifique de cette découverte, nous tenons à donner au lecteur quelques détails sur les premières recherches de ce savant.



Dynamomètre - Amplificateur - Réflexophone I - Réflexophone II

En frappant de ses doigts sur le bas-ventre du patient, le Dr. Abrams établit les réactions qui lui permettent de reconnaître les vibrations malades de l'échantillon de sang se trouvant dans le dynamomètre.

L'auteur de ces lignes fit des expériences et des recherches pendant plusieurs mois avec l'appareil du Dr. Abrams pour apprendre à connaître la mécanique du diagnostic par électrons. En arrivant dans la clinique du Dr. Abrams, dit-il, je déclarai être accompagné d'un certain scepticisme et éprouver une grande aversion pour toute méthode psychique, hypnotique ou spirite et n'accepter que des démonstrations scientifiques. A cela on me répondit que je n'avais rien à craindre, que les instruments du Dr. Abrams n'avaient rien de surnaturel et que lui-même n'avait aucun rapport avec les puissances occultes.

Malgré cette assurance, je m'attendais à être introduit dans un cabinet mystérieux, mais cette crainte s'évanouit bien vite, car en entrant dans la salle de consultations du Dr. Abrams, je vis étalés au grand jour les appareils tant discutés ; ils n'étaient même pas couverts d'une housse.

J'ai observé pendant des heures les manipulations du médecin. Je mis sa patience à une rude épreuve en lui posant de nombreuses questions, car je désirais ardemment avoir le maximum de clarté sur cette incroyable découverte. Aussi, avec quel soin jaloux je notai tout ce que je vis et tout ce que m'expliqua le savant.

Mais voici un malade avec sa nièce qui vient d'être introduit dans la clinique. C'est un homme d'une cinquantaine d'années qui souffre depuis longtemps déjà. Le médecin ne s'enquît même pas des caractéristiques de sa maladie ; il préleva simplement un petit échantillon de sang à un doigt du nouveau venu, en mit quelques gouttes sur un morceau de papier buvard et avec un hémoglobinomètre, il vérifia la richesse de sang en hémoglobine. L'hémoglobine est la partie chimique la plus importante du sang et c'est elle qui lui donne sa couleur rouge.

Devant nous se trouvait une table supportant quatre appareils électriques et il me fut permis de les examiner en détail. Le premier, nommé dynamomètre (servant à mesurer la force), se compose d'une boîte en métal d'un diamètre de 5 pouces contenant deux électrodes reliées par un fil principal. À la partie supérieure de la boîte se trouve un condensateur ordinaire se composant de deux disques en aluminium d'où sort un fil en aluminium conduisant à un amplificateur ou appareil à agrandir, semblable à ceux employés aux stations réceptrices de télégraphie sans fil ; de là, le fil passe au travers de deux rhéostats munis de deux mouvements d'horlogerie appelés réflexophones. L'un de ceux-ci sert à mesurer la vitesse, l'autre la force des ondes de l'échantillon de sang se trouvant dans le dynamomètre. Des rhéostats, l'énergie est dirigée par un fil dans une électrode, laquelle est fixée au front du sujet.

(A suivre)

La mort du vieux prêtre.

C'était un vieux prêtre.

Je le vois encore dans son grand lit aux draps bien blancs fleurant bon l'iris. Sur l'oreiller, sa tête reposait paisiblement. Le visage était pâle, affreusement pâle, mais calme. Le front, chauve, était auréolé d'une couronne de cheveux blancs bouclés. Tous les traits de ce vénérable vieillard exprimaient une douce et puérile innocence.

Après une longue et douloureuse maladie, le vieux prêtre allait mourir.

À son chevet, dans la petite chambre sévère aux murs simplement blanchis à la chaux, comme cela se voit encore dans certains petits trous de campagne, des ecclésiastiques de tout âge et de tous ordres attendaient la fin du vieux prêtre. Un d'entre eux s'apprêtait à administrer les derniers sacrements.

Le vieux prêtre semblait dormir.

L'officiant s'approcha du mourant et, lui posant la main sur l'épaule :

— Frère, écoute !

Le vieillard entr'ouvrit ses bons gros yeux bleus en boulé de loto, examina, surpris, ceux qui l'entouraient et comprit enfin ce dont il s'agissait. Le regard de tous ces hommes noirs fixé sur le sien signifiait : « Nous allons commencer l'ultime cérémonie. » Alors, il se tourna vers l'officiant qui se baisait vers lui et dit :

— Non !

— Comment... Non ?... ?

Le vieux prêtre se souleva un peu et répéta :

— Non !... Non, je ne veux pas !... Écoutez, frères ! j'ai encore quelques forces, il faut que vous sachiez : Je ne dormais pas : je songeais. Je vais vous conter cela, écoutez !... Lorsque l'on fit de moi un prêtre, parce que cela était agréable à mes chers vieux parents, l'on me dicta : « Voici ce qu'il faut croire ». Et je crus cela, parce que je ne doutais pas de la sincérité de mes semblables, n'ayant moi-même jamais menti. En chaire, je répétais aussi chaque dimanche : « Voici ce qu'il faut croire ! » Mais bientôt, hélas ! je m'aperçus que ceux-là qui m'avaient ordonné de croire ne croyaient pas ! Alors, je voulus savoir. Dans la Bible, je lus une fois de plus, mais plus attentivement, l'histoire de Jésus de Nazareth. Jésus, le bon Jésus, disait partout et toujours qu'il faut aimer. Il s'expliquait ainsi :

« Allez en paix, tous les hommes sont frères ». Et mes maîtres, des prêtres, ceux qui prétendent être les disciples de Jésus, les serviteurs de Dieu, m'avaient dit : « Frère ! il faut haïr tous les hérétiques, tous les apostats, tous ceux qui osent ne pas penser comme nous. Ils doivent être châtiés, fustigés, abandonnés aux flammes du bûcher et leurs cendres jetées aux vents, tous ceux qui ne croiront pas ce que nous ordonnons de croire ! » Et ils exaltaient à mes yeux les Saintes Croisades contre les Infidèles, la Sainte-Inquisition, la Saint-Barthélemy et ils s'écriaient : « Le sang de neuf millions de victimes, sur lequel surnage la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, est agréable à Dieu ! » Et je pensais : « Oh ! Jésus ! est-il donc vrai que tous les hommes sont frères ? »

Jésus de Nazareth disait encore : « Je préfère l'obole du pauvre aux riches dons du pharisien. » Et mes maîtres m'ont enseigné ceci : « Notre Eglise doit être très riche, immensément riche, afin que nous puissions bâtir avec beaucoup d'or des temples luxueux et grandioses pour honorer notre Seigneur. Ayez donc des attentions toutes particulières pour ceux qui possèdent, afin qu'ils donnent beaucoup. Et vous donnerez un peu de cet or à « nos » pauvres obéissants et croyants. » Jésus de Nazareth allait et se promenait avec les affamés, les déshérités du sort, les infirmes et les errants. Il était pauvre et voulut rester pauvre. Et mes maîtres m'ont dit : « Il faut que le représentant de Dieu sur terre, notre Saint Père, possède des millions encore ; il faut qu'il soit plus puissant que tous les monarques du monde et qu'il ait un palais éclatant de splendeur et de magnificence. Il faut qu'il ait des cardinaux, des archevêques, des évêques tout chamarrés d'or et de pierreries, riches comme de petits Crésus ». Et moi je pensais avec amour à l'étable où naquit le doux enfant Jésus, à l'atelier de menuiserie de son père Joseph, et je voyais Marie non pas sainte d'une virginité grotesque parce que contre nature, mais comme une bonne et brave mère de famille, entourée de ses enfants tandis qu'elle filait sa quenouille. C'était bien là l'humble et champêtre ménage que connut la jeunesse de Jésus.

Oh ! mes frères, écoutez !... L'on a faussé l'enseignement de Jésus de Nazareth. Tout ce faste, ce luxe, cet encens, ces prêtres et archiprêtres, ce vieillard richissime

que l'on nomme le Pape n'honorent pas Jésus, mais l'offensent profondément. L'enseignement de l'Eglise est contraire à celui de Notre Maître : il était sublime dans sa simplicité et nous sommes ridicules et fantasques par toutes nos simagrées théâtrales, dans le faux clinquant de notre or. Il était bon et juste, et nous sommes durs, mauvais et iniques parce que, doucereux et patelins avec le riche, nous sommes durs et amers avec ceux qui ne sont pas « nos » pauvres. Il disait encore : « Croissez et multipliez » et nous, en raison de notre égoïsme infâme, nous qui devrions toujours prêcher d'exemple, nous les prêtres, nous demeurons célibataires... Hélas ! au prix de quels sacrifices ou de quelles dépravations !

Oh ! mes frères, pour moi, il est trop tard : trompé, je meurs après avoir vécu dans l'erreur. Mais vous qui êtes encore jeunes, vous à qui l'avenir appartient, quittez ces sombres habits faussement austères ayant trop souvent caché l'hypocrisie et la rapacité ; allez ! vêtus comme les autres hommes, afin qu'ils aient confiance en vous ; allez vers les pauvres, vers les malades, vers ceux qui souffrent et qui pleurent ; allez vivre auprès des malheureux ; travaillez avec eux ; fondez un foyer, ayez une famille ; donnez l'exemple du courage et du sacrifice ; soyez bons, soyez doux, soyez simples, soyez consolateurs, soyez fraternels et dites bien au peuple que pour être agréable à Jésus — fils du peuple comme nous le sommes tous — il n'est nul besoin de répéter de mystérieuses paroles incompréhensibles pour le vulgaire ; de mettre du sel au coin des lèvres des petits enfants, ni de leur faire avaler du pain azyme, ni de les envoyer ouïr des chants dans une langue ignorée ; mais apprenez aux hommes qu'ils

ne doivent jamais cesser d'être sincères, d'être justes, de toujours aimer et de chasser de leur esprit toute idée de basse vengeance. Dites bien aux travailleurs que la plus fervente prière ne vaut pas le plus petit acte de solidarité et que le Paradis, qui pour vous n'est qu'un beau rêve, existera sur terre le jour où tous les hommes seront frères.

Et vous donnerez ainsi l'enseignement de Jésus de Nazareth !

Et si vous rencontrez un seigneur fortuné sur votre route, n'oubliez pas qu'on ne saurait mendier ce qui fut accaparé et rappelez-lui sévèrement ces paroles de Jésus : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. »

Ce qui est un signe des Révolutions futures, non plus par la force brutale et momentanée des armes, mais par celle invincible de la Raison... !

Le vieux prêtre se tut, fatigué d'avoir tant parlé. Doucement, lentement, il éleva les yeux vers le mur où Jésus, symbole de toutes les victimes de l'injustice, étendu sur la croix, le regardait, puis... il mourut.

Alors, les ecclésiastiques, froids, impassibles, les lèvres serrées, les yeux mauvais, croisèrent les bras, marmottèrent une prière et, sans un pleur, quittèrent la chambre mortuaire.

Lorsqu'ils en eurent franchi le seuil, ils se regardèrent sournoisement et l'un d'eux laissa tomber ces paroles dans le grand silence des choses : « Il était trop vieux et un peu fou ! » Un autre discutait avec un moine de la meilleure recette pour faire rôtir à point un bon poulet.

L. D.

(*Le Réveil du Nord*)

La moisson, c'est l'achèvement du siècle

(Voir illustration à la dernière page)

Voilà ce que disait le Maître il y a 19 siècles dans sa sublime parabole du semeur. — Matthieu 13 : 39.

Il était venu pour semer la bonne semence dans le champ (le monde — Matthieu 13 : 38). A la fin de cet âge, qu'il avait ouvert par sa venue, devait logiquement avoir lieu une moisson.

La bonne semence de la parole de Dieu devait se développer durant cette longue période, croître et porter des fruits. Lui-même, le Maître de la moisson, devait revenir à cette époque pour diriger lui-même la moisson. Il décrit cette œuvre comme suit :

« Au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Recueillez premièrement l'ivraie et liez-la en faisceaux pour la brûler entièrement ; quant au blé, amassez-le dans mon grenier. » — Matthieu 13 : 30.

Dans son interprétation de la parabole, le Maître dit que l'ivraie représente les fils du malin, tous les scandales de son royaume qui s'établissent, tous ceux qui pratiquent l'iniquité. Ceux-là doivent être rassemblés tout d'abord. « Recueillez premièrement l'ivraie. »

Nous serions inclinés à nous représenter le développement des événements de la fin dans le sens inverse, c'est-à-dire le rassemblement du blé (les fidèles du Seigneur), premièrement et l'anéantissement des méchants, de l'ivraie ensuite. Mais le Maître nous enseigne ici comment les événements se dérouleront.

Tous les scandales, tous ceux qui s'opposent au royaume de Dieu seront liés en faisceaux, c'est-à-dire que les éléments qui combattent la venue de l'âge d'or se réuniront, se rassembleront, se grouperont pour défendre leurs intérêts communs et seront collectivement jetés dans le feu de la grande détresse.

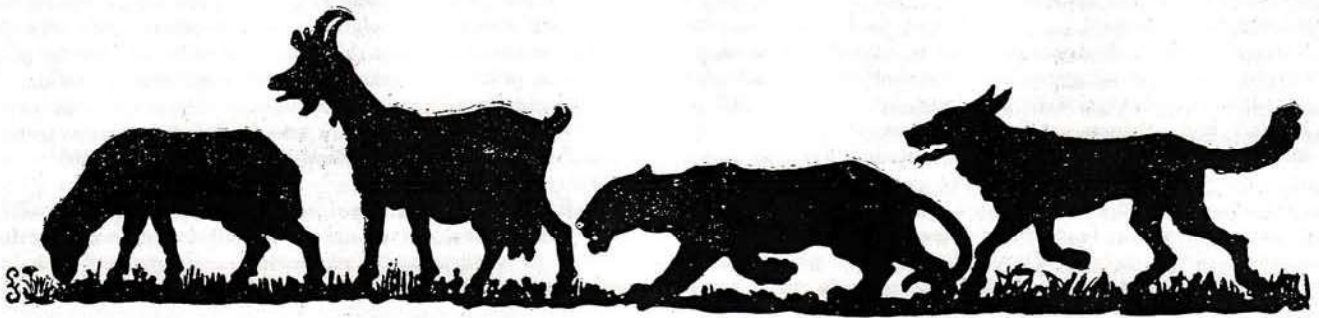
L'image est parfaite et elle s'accomplit actuellement avec la plus grande précision. Depuis des années ce rassemblement se fait. Il n'y aura bientôt plus un homme qui ne soit rattaché à l'un ou l'autre de ces groupements. Si les hommes avaient connaissance du but et de la fin de ce liage, ils se hâteraient de se libérer de ces faisceaux, de rompre les liens qui les y attachent avant qu'ils ne soient tous jetés dans l'étang de feu qui va incessamment être allumé par le bolchévisme russe.

« La moisson, c'est l'achèvement du siècle », ainsi s'exprimait le Maître de la moisson. Le liage de l'ivraie est donc une autre preuve concluante de la fin de cet âge, de la fin du règne du malin et de l'établissement prochain du royaume de la paix sur la terre.

Notre image montre l'invisible Maître de la moisson de retour.

« Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre ? » — Que les faisceaux d'ivraie sont volumineux et les grains de véritable blé rares !

Pax.



Signes des temps

Le Sahara deviendra-t-il une plaine fertile ?

Les miracles des puits artésiens

Au Sud de nos territoires algériens et marocains, coupant en deux notre domaine d'Afrique du Nord, le Sahara étale sous le soleil torride ses sables arides.

A peine, de loin en loin, quelques maigres oasis abritent, sous l'indulgence des palmes, un mauvais puits d'eau saumâtre.

Tout est désolation et stérilité sur cette vaste étendue. Le mystère de ces solitudes affreuses est si grand que l'imagination des romanciers a pu y placer de problématiques empires sans que la raison se révolte là contre.

Le désert a ses mystiques ; il a aussi ses aventuriers et ses savants, et l'audace des uns et les travaux des autres peu à peu ébrèchent le mystère, font naître des espoirs qui ne sont peut-être pas des miracles.

Que manque-t-il, en effet, à ce territoire de mort pour devenir une plaine fertile ? Une seule chose, l'eau, l'eau source de vie et sans laquelle nul être sur terre ne peut exister.

Or, cette eau féconde n'est pas loin. Il n'est pas besoin de l'amener, à grands frais, de contrées éloignées. Elle est là, sur place. Mais on ne la voit pas, enfouie sous les dunes de sable.

A une époque qui, géologiquement parlant, n'est pas fort éloignée de la nôtre, là où maintenant la lippe des chameaux ne trouve même point à happer la mauvaise herbe sèche dont ils se satisfont, paissaient des troupeaux entiers d'éléphants ; et, au soir tombant sur ce paysage quaternaire, les pachydermes s'abreuvaient dans les eaux bleues d'un Nil disparu.

Ce fleuve des âges morts a été retrouvé, lui et son frère, sous les sables. A l'Ouest, la Saoura, à l'Est l'Igharghar roulent leurs eaux souterraines, selon un cours qu'on connaît aujourd'hui assez bien.

Peut-être demain découvrirait-on cette *Bahar Tahtani*, cette mer inférieure dont les indigènes n'ont cessé de parler.

Pour rendre au Sahara sa fertilité d'antan, il suffit de faire jaillir à la lumière cette eau vivifiante, qui se cache dans les entrailles du sol.

Les puits artésiens

Depuis longtemps est née cette idée d'irriguer le désert avec ses eaux subadjacentes.

En 1856, le 1^{er} mai, par une température de 46°, l'ingénieur Jus entreprenait le premier forage à Tamerna, petite oasis de l'Oued R'rir qui dépérissait faute d'eau.

Pendant 39 jours et 39 nuits, le travail continua sans relâche, et la fièvre ne brûlait pas moins les esprits que les corps. Enfin, le 9 juin, l'eau jaillissait, bouillonnante, alors que le tube de forage atteignait une profondeur de 60 mètres. La source débitait 3 600 litres à la minute. Tamerna était sauvée.

Le second essai fut tenté dans les jardins de la Zaouia de Témachine. Mais là, le débit ne fut que de 35 litres à la minute.

A Sidi-Rachel, les indigènes avaient essayé de creuser un puits, mais une couche de grès dur avait arrêté leurs primitifs travaux. Les Français arrivent, enfoncent leurs tubes ; quatre jours plus tard, à chaque minute, 4 300 litres d'une eau limpide rendent la vie à ce coin de terre qui se mourait.

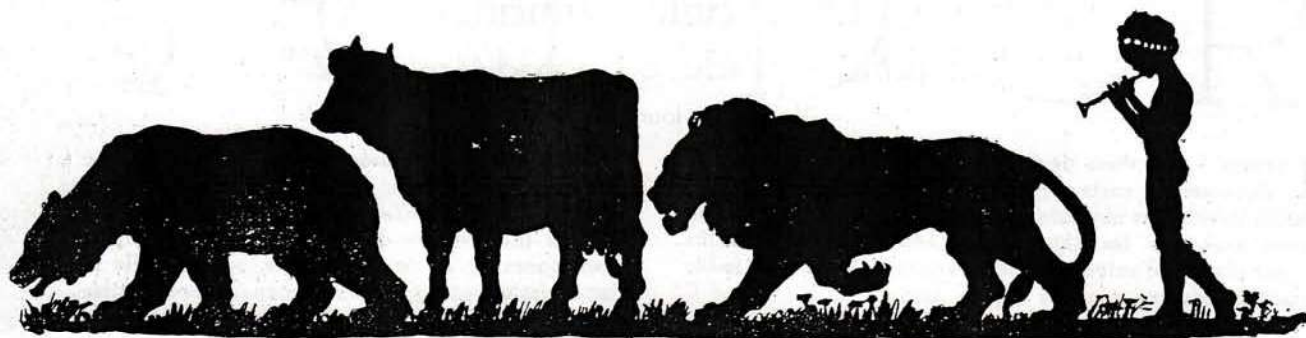
En 1860, le Sahara constantinois compte cinquante puits.

Mieux et plus que toute parade militaire, ces simples travaux nous valent la reconnaissance, l'amitié des indigènes. Ne faut-il pour preuves de leur joie et de leur sympathie que les noms jolis qu'ils donnent à ces sources artificielles : Fontaine de la Paix, Fontaine de la Bénédiction, Fontaine de l'Amitié.

Ainsi les pauvres mots de la langue quotidienne traduisent les sentiments profonds, cachés au fond des âmes, comme l'eau fécondante sous l'erg stérile.

Les travaux cependant s'organisent. Des régions entières, l'Oued R'rir par exemple, sont reconquises sur les sables brûlants. La vie est rendue à tous les êtres, non seulement aux grands palmiers-dattiers, mais encore aux hommes qui vivent, à leur ombre, de leurs fruits.

Quelques chiffres en font foi.



En 1901, le montant des exportations de dattes étaient de 20 028 quintaux ; en 1910, il atteignit 44 573 quintaux, et, en 1921, 105 490 quintaux.

En 1906, le recensement relevait dans les territoires du Sud 446 091 individus ; en 1921 on en pouvait compter 546 044 ; soit un gain de 99 953.

Telle est la grâce bienfaisante de l'eau.

Le plus grand puits artésien du monde au milieu du désert

La guerre vint ; et la guerre, non contente de rendre au néant les champs maudits de la bataille, partout sur la vaste terre, arrête les œuvres de vie.

De 1914 à 1919, aucun forage n'est entrepris.

Mais lorsque les travaux reprennent, mieux ordonnés du reste et profitant des recherches plus précises des savants, la nature, comme pour se venger de l'inaction dans laquelle, durant quatre années, on l'a abandonnée, fournit à profusion, d'un coup, ses richesses aquatiques.

Les hommes fouisseurs de sables, il est vrai, vont chercher le précieux liquide à des profondeurs jusqu'alors insondées... jusqu'à 1 200 mètres.

Mais quelle récompense à leurs efforts !

L'eau jaillit partout en abondance.

Des quatre puits forés en 1923, 7 400 litres sortent à chaque minute ; le puits de Tarfount Serira, plus ancien, fournit 13 000 litres-minute, celui de Saad ben Tobbi, 14 000 litres-minute.

Mais cela encore n'est rien. Dans la toute petite oasis de M'raïer, à 116 kilomètres de Biskra, on entreprend un forage. Le 31 mars 1924, à 190 mètres de profondeur, on atteint la couche souterraine ; l'eau sourd. C'est d'abord 4 000 litres qui, par minute, se déversent sur le sol assoiffé ; puis, sans que l'on sache pourquoi, le débit augmente : voici 20 000 litres, puis 37 000, puis 39 000, puis 42 000 litres qui, toutes les soixante secondes, s'épanchent sur le sable désormais fertile.

Quel lac des profondeurs inconnues ressuscite ainsi à la lumière !

80 000 palmiers renaissent ; l'oasis s'étend ; d'autres se créent, puis elles se rejoignent, couvrant le sable jaune de leurs taches sombres. La fourrure de panthère, pour employer l'expression de Ptolémée, devient un riche manteau de teinte uniforme.

L'avenir

Ah ! sans doute, le Sahara n'est-il point encore cette plaine féconde où, « la tête sous le soleil et les pieds dans

l'eau », croîtront les palmiers-dattiers, et, qui sait ? sous leur égide, les blés fauves.

Mais l'espoir n'est-il pas permis devant les résultats désormais acquis ? Des coins du désert ont déjà été arrachés à la stérilité.

Combien en a-t-il coûté ? Peu de chose, en somme. Les dépenses consenties par les territoires du Sud pour l'exécution des travaux artésiens s'élèvent, de 1904 à 1918, à 1 266 000 francs.

Des millions, à coup sûr, ont été plus mal dépensés que celui-ci.

La caravane traversant le Sahara, dans la fièvre de ses bêtes et de ses gens, croyait voir, à un impossible horizon, ruisseler des eaux vives sous de verts ombrages.

Ce n'était que mirage.

Demain, la science de nos savants et les travaux de nos ingénieurs jalonneront sa route d'oasis, transformeront son rêve de douleur en une tangible réalité.

J. G.

Cet intéressant communiqué du « Quotidien » nous prouve d'une façon frappante que nous vivons au temps où la prophétie divine s'accomplit sous nos yeux. Le monde constate ces merveilleux progrès ; il est témoin de la réalisation des faits que de saints hommes ont solennellement annoncés il y a des siècles pour un temps à venir ; il voit maintenant comment le désert se transforme en verger (Esaïe 32 : 15), comment le désert et le pays aride se réjouissent et comment la solitude s'égaie et fleurit (Esaïe 35 : 1). Il constate dans ses organes officiels que des eaux jaillissent dans le désert et des ruisseaux dans la solitude, que le mirage se change en étang et la terre desséchée en sources d'eau (Esaïe 35 : 6, 7). Ses ingénieurs découvrent les fleuves dont parle le même prophète (chapitre 41, versets 18, 19) et voient littéralement le désert se transformer en jardin où croissent le cèdre, l'acacia, le myrte, l'olivier, le cyprès, l'orme et le buis, mais le cœur de tous reste froid, leurs lèvres muettes. Ils ne voient pas ce qu'il y a là de grand et de merveilleux : la réalisation de la prophétie. Une sottise présomption, appelée sagesse, aveugle ces « pauvres » gens de sorte que ces preuves palpables et ces signes des temps que Dieu a donnés aux hommes ne peuvent produire en eux l'effet dont parle le prophète : « Afin qu'ils voient, qu'ils sachent, qu'ils observent et considèrent que la main de l'Eternel a fait ces choses, que le Saint d'Israël en est l'auteur. » — Esaïe 41 : 20.

Le drame humain du paradis perdu au paradis retrouvé

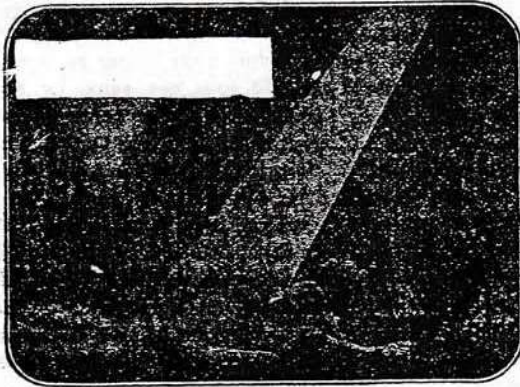
Le sixième jour ou époque.

Lorsque l'atmosphère devint plus pure, s'étant débarrassée des éléments carboniques qui la surchargeaient, la végétation devint plus modeste. Les animaux subirent un changement analogue: les gigantesques édentés et mammouths firent place à d'autres variétés d'animaux d'une plus faible ossature tels que nous les voyons aujourd'hui.



Animaux du sixième jour

Ce qui différencie la création de l'homme de celle des autres êtres animés, c'est l'énorme supériorité des humains sur tous les animaux. Le premier homme, Adam, fut créé à l'image de son Créateur, réalisant le type le plus élevé de tout être charnel ou animé. Cette image de son Créateur consistait en une ressemblance morale et intellectuelle.



L'homme devint une âme vivante

Dans l'état actuel de l'humanité, il est difficile de se rendre compte de tout ce que comprend le terme «image de Dieu», car nous ne possédons pas d'exemplaire humain parfait pour établir une comparaison. «Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu», dans laquelle Adam fut créé (Psaume 8:5). Le péché et la mort ont régné, et la ressemblance de Dieu a disparu. Tous ont besoin d'être rétablis.

Ce fut vers la fin du sixième jour, ou approximativement quarante-deux mille ans après le commencement de l'agencement de la terre que Dieu créa l'homme.

D'après ce qui précède, par image de Dieu, il faut entendre chez l'homme une harmonie parfaite avec le Tout-Puissant, toute injustice et toute iniquité étant absente chez lui. La transgression d'Adam ne fut la conséquence ni de son ignorance ni de son entière volonté; elle provint de la tentation qu'aggrava sa connaissance limitée. Il fut responsable dans la mesure de la connaissance qu'il possédait. Il savait qu'il désobéissait à Dieu.



Ressemblance idéale d'Adam

Lorsque nous pensons à l'homme créé à l'image de Dieu, nous portons instinctivement nos regards sur «Jésus-Christ, homme saint, innocent, sans tâche, séparé des pécheurs», et semblable au premier Adam à cause de la condamnation duquel il vint dans le monde. — 1 Corinthiens 15:22.



Le développement de la création animale

«Selon notre ressemblance, et qu'il domine»: La domination d'Adam sur tous les animaux était semblable à la domination de Dieu sur l'univers. Les anges, bien que créés à l'image de Dieu, n'exercent pas de domination semblable à celle de Dieu sur les créatures d'un ordre inférieur. La domination de l'homme détruite par le péché, sera rétablie par le règne du Messie. — Actes 3:19-21.

C T R.

La Harpe de Dieu

La naissance de Jésus

(Suite)

Après la mort de Jacob, ses descendants furent appelés «enfants d'Israël» ou Israélites. Alors que Joseph était encore jeune, il avait été vendu et emmené en Egypte. Devenu homme, il avait été établi, par le roi, gouverneur de ce pays et c'est là qu'il demeurait, investi de puissance et de gloire, lorsque son père Jacob et les autres membres de sa famille vinrent s'y établir. Pendant la vie de Joseph, les Israélites furent bien traités, mais après sa mort, un nouveau roi monta sur le trône de l'Egypte, qui commença à les opprimer et à les persécuter. Dieu suscita Moïse et se servit de lui pour les délivrer du pays d'Egypte et de l'oppression de ce roi.

Nous remarquons en passant qu'il existe certaines autres figures qui représentent des portions du plan divin. Sous le gouvernement d'un méchant roi, l'Egypte illustre l'humanité dans les ténèbres, dominée par un être injuste, Satan, qui est le dieu de ce monde. Les Israélites en Egypte symbolisaient le peuple de Dieu et ceux qui, à la fin, rentreront en harmonie avec lui. Moïse était un type du grand Messie qui doit délivrer toute l'humanité de l'esclavage du péché et de la mort.

Moïse fut un prophète de Dieu et Dieu parla par son intermédiaire, se servant de lui comme porte-parole ou messager. Après que Dieu eut délivré les enfants d'Israël de l'Egypte par la main de Moïse, Il leur adressa par lui ces paroles: «L'Eternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi: vous l'écoutez!» (Deutéronome 18:15; Actes 3:22). Depuis ce moment, les Israélites veillèrent et attendirent la venue de ce grand prophète, sacrificateur et roi, qui devait être comme Moïse, et dont ce dernier était une figure. Ils savaient qu'il devait venir de la maison de Juda, parce que Dieu l'avait promis. David était un descendant direct de Juda. — Luc 3:31, 34.

De temps en temps, les prophètes de Dieu prononçaient des paroles qui ranimaient, dans le souvenir des Israélites, l'espoir que Dieu leur enverrait un puissant par lequel serait accomplie la promesse faite à Abraham. A un certain moment, cette promesse s'attacha spécialement à la maison de David, Dieu faisant écrire par son prophète: «L'Eternel a juré la vérité à David, il n'en reviendra pas: Je mettrai sur ton trône un fruit de tes entrailles. Si tes fils observent mon alliance et mes préceptes que je leur enseigne, leurs fils aussi pour toujours seront assis sur ton trône.» — Psaume 132:11-12.

David lui-même fut un prophète de Jéhovah, et Dieu se servit de lui pour parler de l'héritier de la promesse abrahamique qui serait roi sur Israël. «Le roi David se leva sur ses pieds, et dit: Ecoutez-moi, mes frères et mon peuple! J'avais l'intention de bâtir une maison de repos pour l'arche de l'alliance de l'Eternel et pour le marchepied

de notre Dieu, et je me préparais à bâtir. Mais Dieu m'a dit: Tu ne bâtiras pas une maison à mon nom, car tu es un homme de guerre et tu as versé du sang. L'Eternel, le Dieu d'Israël, m'a choisi dans toute la maison de mon père, pour que je fusse roi d'Israël à toujours; car il choisit Juda pour chef, il a choisi la maison de mon père dans la maison de Juda, et parmi les fils de mon père c'est moi qu'il a voulu faire régner sur tout Israël. Entre tous mes fils, — car l'Eternel m'a donné beaucoup de fils — il a choisi mon fils Salomon pour le faire asseoir sur le trône du royaume de l'Eternel sur Israël. Il m'a dit: Salomon, ton fils, bâtira ma maison et mes parvis; car je l'ai choisi pour mon fils, et je serai pour lui un père. J'affermirai pour toujours son royaume, s'il reste attaché comme aujourd'hui à la pratique de mes commandements et de mes ordonnances.» — 1 Chroniques 28:2-7.

Le récit biblique établit définitivement de cette manière que le grand héritier, ou roi d'Israël, la postérité par laquelle les bénédictions de Dieu seraient accordées, viendrait par la famille de David et aussi par Salomon, pourvu, naturellement, que ce dernier remplit les conditions. En effet, il devait descendre de David par son fils Salomon, à condition que celui-ci satisfît les exigences: «J'affermirai pour toujours son royaume, s'il reste attaché comme aujourd'hui à la pratique de mes commandements et de mes ordonnances.» David lui dit alors: «Et toi, Salomon, mon fils, connais le Dieu de ton père, et sers-le d'un cœur dévoué et d'une âme bien disposée, car l'Eternel sonde tous les cœurs et pénètre tous les desseins et toutes les pensées. Si tu le cherches, il se laissera trouver par toi; mais si tu l'abandonnes, il te rejettera pour toujours.» — 1 Chroniques 28:9.

La question se pose: Salomon reçut-il l'approbation du Seigneur? Si oui, le grand Messie devait venir par sa postérité. Si non, il ne pouvait venir par lui. Cette question est résolue dans les Ecritures de la façon suivante: «A l'époque de la vieillesse de Salomon, ses femmes inclinèrent son cœur vers d'autres dieux; et son cœur ne fut point tout entier à l'Eternel, son Dieu, comme l'avait été le cœur de David, son père... L'Eternel fut irrité contre Salomon, parce qu'il avait détourné son cœur de l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui lui était apparu deux fois. Il lui avait à cet égard défendu d'aller après d'autres dieux; mais Salomon n'observa point les ordres de l'Eternel. Et l'Eternel dit à Salomon: Puisque tu as agi de la sorte, et que tu n'as point observé mon alliance et mes lois que je t'avais prescrites, je déchirerai le royaume de dessus toi et je le donnerai à ton serviteur. Seulement, je ne le ferai point pendant ta vie, à cause de David, ton père. C'est de la main de ton fils que je l'arracherai. Je n'arracherai cependant pas tout le royaume; je laisserai une tribu à ton fils, à cause de David, mon serviteur, et à cause de Jérusalem, que j'ai choisie.» — 1 Rois 11:4, 9-13.

J. F. R.

Infinit

Poursuivis par le même rêve,
Fatigués de vie et de bruit,
Nous nous en allions sur la grève,
Parmi les langueurs de la nuit.

Le cœur troublé, les mains brûlantes,
Nous écoutions ces cris amers,
Et les vagues lourdes et lentes
Nous disaient l'infini des mers.

La brise pleurait dans les branches;
Nous regardions, silencieux, —
Et, là-haut, les étoiles blanches
Nous disaient l'infini des cieux.

Et tout, les vagues en démente,
Les étoiles dans le ciel bleu,
L'immense mer, l'amour immense,
Nous disait l'infini de Dieu.

Charles Fuster



La moisson, c'est l'achèvement du siècle.

(Voir texte à la page 267)